

**Québec français**



**La jeune poésie**  
**Une voix aux multiples accents**

Hélène Marcotte

Number 89, Spring 1993

Littérature : génération nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44610ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marcotte, H. (1993). Review of [La jeune poésie : une voix aux multiples accents]. *Québec français*, (89), 91–94.

# UNE VOIX AUX MULTIPLES ACCENTS

HÉLÈNE MARCOTTE

Il est souvent difficile de cerner de façon exacte ce qui caractérise la littérature qui se fait. Quatre jeunes auteurs, ayant publié un recueil de poésie au cours des deux dernières années, jettent ici un regard sur leur pratique d'écriture, sur la poésie et tentent de se situer par rapport aux autres écrivains. Après la génération de l'Hexagone, la poésie du pays, le formalisme de *la Nouvelle Barre du jour* ou encore des *Herbes rouges* et le retour à l'intime des années quatre-vingt, où en sommes-nous ?

**CHRISTINE RICHARD : QUAND LA POÉSIE FLIRTE AVEC LA PROSE**

Le premier recueil de Christine Richard, *Passagère*<sup>1</sup>, s'ouvre sur une épigraphe de Denise Desautels : « Denise Desautels a été pour moi la porte d'entrée en poésie », avoue Christine Richard, même si elle dit aussi aimer Marie Uguay, Hélène Dorion, Louise Dupré et Geneviève Amyot. « Je me sens plus proche de l'écriture des femmes, peut-être à cause de la complicité ». L'influence de ces auteures n'est toutefois pas manifeste dans son recueil : « J'ai lu les auteurs des autres générations, je suis riche de ces voix qui viennent avant moi, que j'ai aimées, mais, quand j'écris, c'est comme si je les avais oubliées. Pourtant, je sais qu'il y a des liens entre nous et que je suis en continuité avec ce qui s'est fait auparavant mais je ne vois pas encore le fil qui me relie à mes prédécesseurs ».

« Je suis aussi en continuité avec les jeunes écrivains », poursuit-elle. « Dans *Passagère*, le fil narratif est très important de même que la simplicité du vocabulaire, le retour dans le temps, etc.,

mais je ne suis pas la première à le faire, je n'innove en rien avec cela. Un jour je serai peut-être en rupture avec ma génération — bien que ce ne soit pas une nécessité —, mais, pour y arriver, il me semble qu'il faut avoir assimilé ce qui se fait. C'est tellement diversifiée la poésie aujourd'hui et, même si ce sont souvent les poètes gravitant autour de *Gaz Moutarde*<sup>2</sup> qui sont perçus comme

la relève, la jeune poésie me semble hétéroclite. Je suis donc encore en pleine exploration de ce que j'ai envie de faire et de ce qui se fait. Je cherche ».

**JEAN DUVAL : UN « JE » QUI S'ÉCRIT**

Avec *Un théâtre obscur*<sup>3</sup>, Jean Duval s'inscrit dans le courant intimiste : « Mes sujets sont intimes, je parle de l'amour, de l'autre, du quotidien. J'ai essayé de



faire des poèmes plus impersonnels mais, en écrivant, je me laisse guider par l'écriture et le « je » revient toujours. Il faut dire que j'ai commencé à écrire à une période où ça n'allait pas tellement bien et que la poésie me rapprochait du journal intime puisque je pouvais m'y confier. Dans un roman, tout passe par des personnages et il faut toujours transposer. En poésie, c'est direct, ce sont mes émotions qui jouent. D'ailleurs, écrire de la poésie, c'était naturel pour moi. J'ai commencé par en lire. *Fontainebleau* de Michael Delisle a été un premier contact avec la poésie moderne et c'est ce qui m'a donné le goût d'écrire. Avant la lecture de *Fontainebleau*, j'avais une idée de la poésie assez romantique et écrire m'apparaissait comme quelque chose d'inaccessible ».

PHOTO : JULIE RACINE

PHOTO : REAL CAPUANO



**FRANCIS  
FARLEY-CHEVRIER**

*SE RETROUVER DEMEURERA SANS ESPOIR  
LE NÉANT SE SERA RÉPANDU  
LES MAINS EN NOUS SONT DÉSORMAIS SOUILLÉES  
AINSI NOS TORTURES ENTIÈRES S'EXPOSENT ICI  
RIEN NE SERT À PRÉSENT D'ESSAYER  
LES SITUATIONS NE NOUS RENCONTRENT PAS*  
(*L'Impasse de l'éternité*, p. 25)

*LA MORT SE SOUHAITE D'ELLE-MÊME  
NOUS N'AURONS RIEN VOULU  
DE CE QUE NOUS CROYONS DEVENIR  
DÉCHAÎNÉS PAR L'IGNORANCE DES ÉMOTIONS  
LES LENDEMAINS DONNENT  
LE NÉANT EN GUISE DE DEUIL*

*NOUS VIVONS AFIN DE NE PLUS VIVRE*  
(*L'Impasse de l'éternité*, p. 34)

« Avec *Un théâtre obscur*, je me sens en continuité avec les autres générations et avec la mienne aussi. Je parle d'amour, mais c'est un mal d'amour, un malaise, et il me semble que le point commun entre les générations serait l'angoisse. Notre angoisse est différente de celle des autres générations, plus tournée vers l'intime, le quotidien ou, avec les poètes de *Gaz Moutarde*, vers des questions plus larges comme l'écologie et l'avenir de la planète. Auparavant, l'angoisse concernait surtout la question nationale. Les poètes de l'Hexagone ont commencé à dire qu'il existait une poésie québécoise, une culture québécoise. La génération des baby-boomers, dans les années 1970, se posait pourtant encore la question : " Y a-t-il une littérature québécoise ? ", tandis que nous, nous n'avons pas besoin de nous poser ces questions. Ma génération n'a plus à se préoccuper des conflits par rapport au nationalisme ou à la culture québécoise. Nous savons que nous sommes Québécois, nous n'avons plus à nous battre. C'est peut-être pour cette raison que notre poésie est plus intime ».

**FRANCIS  
FARLEY-  
CHEVRIER :**  
*UNE ÉCRITURE  
FIN DE SIÈCLE*

Pour Francis Farley-Chevrier, *L'Impasse de l'éternité*<sup>4</sup>, c'est la débâcle du temps. « Je vis en conflit avec le présent, je

suis incapable de vivre pleinement l'instant qui passe. Ma poésie se caractérise par cette absence au présent. Mes poèmes se situent soit dans le passé, soit dans l'avenir, et l'avenir, c'est une notion beaucoup plus arbitraire que le passé. Dans l'écriture du recueil, nous remarquons aussi un ton plutôt fataliste qui n'exclut pas pourtant une certaine urgence. À mon avis, la jeune génération se caractérise d'ailleurs par l'urgence et le choix du genre poétique, pour moi, va

**FRANCIS FARLEY-CHEVRIER**  
*LES HERBES ROUGES / POÉSIE*



rejoindre cette notion. La concision et la densité du poème m'ont séduit avant toute autre chose. Un poème, c'est un monde en soi. L'aspect musical, sonore, le côté un peu maniaque du poème, l'obsession de la décision m'ont aussi attiré ».

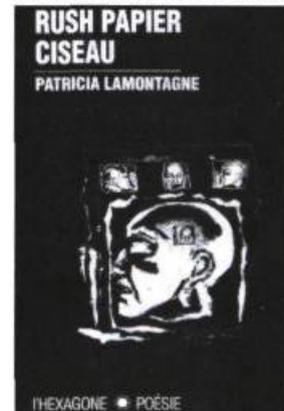
« Je dois dire que certains auteurs m'ont beaucoup marqué. François Charron surtout, puis André Roy, Renaud Longchamps, Jean-Marc Desgent. Je n'utilise pas le mot « influence » ici, car pour moi, c'est un mot dangereux. C'est davantage la lecture de ces auteurs qui m'a

marqué que leur écriture. Je ne leur ai pas emprunté leur écriture. Je pourrais parler d'influence au sens d'une motivation à écrire : la lecture de ces auteurs a attisé mon désir d'écrire. Mais l'écriture que je pratique, je ne la dois pas à un ou deux auteurs. Je la dois à tout ce que j'ai lu que ce soit les auteurs que j'ai aimés ou que je n'ai pas aimés. C'est pour cette raison d'ailleurs que je considère que les générations sont

nécessairement en continuité. Ce que tu fais va toujours avoir une origine autre que toi-même. Je ne crois pas aux ruptures ; je crois plutôt au renouvellement et ce renouvellement se fait par rapport à ce qui précède ».

**PATRICIA LAMONTAGNE :**  
*UNE ÉCRITURE DÉBRIDÉE, UNIQUE*

L'écriture de *Rush papier ciseau*<sup>5</sup> de Patricia Lamontagne est débridée, excessive et si l'accumulation d'images déconcerte, c'est aussi elle qui séduit le lecteur : « Ce qui est plus spécifique à mon écriture se pense en terme de vitesse, de rapidité dans le sens de ce que Italo Calvino peut en dire, c'est-à-dire que ce n'est pas tant d'écrire rapidement que de faire des déplacements dans l'imaginaire qui sont fréquents et rapides sur le plan des paysages, de la poétique, des images. Je passe rapidement de l'un à l'autre. Ma formation multi-disciplinaire y est pour quelque chose et mes influences sont multiples, même si Paul-Marie



PATRICIA LAMONTAGNE

**DANS L'AUTRE BIBLIOTHÈQUE LOGE UNE FEMME  
ÊTRE LE DOMAINE LE PLUS PERSONNEL DE LA  
BELLE ENQUÊTE. ORGANIQUE ELLE EST LE POÈTE  
TOUJOURS LUI-MÊME. PASSIONNÉE ELLE EST  
TENSION MODIFIÉE. LE RÉCIT CONTRE NATURE  
CARCÉRALE CELUI DE LA TOUR MIENNE SE SITUE  
N'EST PEUT-ÊTRE QU'UN EFFET DE RÉSONANCE  
D'OÙ JE SUIS. LA SENSATION BLEUE DE  
L'ÉQUILIBRE DU LIVRE RARE.**

(Rush papier ciseau, p. 40)

**JE SUIS MARCHANDE D'AMOUR ET FABRICANTE  
D'ARMES DE GUERRE. JE TRANSPORTE UNE FORME  
TRÈS GRAVE DE MALNUTRITION LA TÊTE EN BAS  
AUSSI BIEN QUE LE SYSTÈME LUI-MÊME. CETTE  
FORCE MA GIGANTESQUE CAPACITÉ À MODIFIER  
LES COMMUNAUTÉS A CESSÉ DE FAIRE APPEL À LA  
TRANSCENDANCE EST UNE ECCHYMOSE UN VESTIGE  
DE TANK. DE NOMBREUSES CORNEILLES DÉCHI-  
QUETÉES. ET PUIS APRÈS ? APRÈS QUOI TIRER  
APRÈS LA QUEUE DE LA PLUME DE L'OISEAU ?  
ÉTEINDRE UN BOUT DE CIGARETTE. IMAGINER  
PAR QUEL TISSU D'HORREUR L'INFERNALE  
MÈGÈRE A RENVERSÉ LE GÂTEAU.**

(Rush papier ciseau, p. 74)

CHRISTINE RICHARD

**AU PIED D'UN MUR, SA CHALEUR. FAUSSEMENT  
DÉSINVOLTE, JE PUISE AU FOND DE L'ORGUEIL ET  
DE MON SAC. UNE ORANGE. COMME SI PLUS RIEN  
N'AVAIT D'IMPORTANCE QUE CE FRUIT, JE LE  
PALPE, EN SOULÈVE L'ÉCORCE. TOMBENT DES  
TACHES DE FEU SUR L'ASPHALTE MOUILLÉ. SANS  
UN GESTE, IL ME REJOINT SOUS LA PEAU. QUELQUE  
CHOSE SE TISSE. JE ME CONCENTRE SUR L'ORAN-  
GE, SON GOÛT AMER. IL PREND LE MORCEAU  
TENDU. SES DOIGTS NE TOUCHENT PAS LES MIENS,  
MAIS CETTE PROXIMITÉ, BRÈVE, ÉCORCHE. LE  
FRUIT DEVIENT LOURD AU CREUX DE MA PAUME.  
NE POUVANT PLUS RIEN RETENIR, JE LAISSE  
ROULER LA CHAIR TANGO DANS L'OBSCURITÉ.**

(Passagère, p. 18)

**JE NE SAIS NI SON NOM NI CE QU'IL TRAMAIT DANS  
LA RUE. IL NE ME RESTE QUE LE SOUVENIR DE CE  
QU'IL A PROVOQUÉ ; C'EST MA SEULE CERTITUDE  
D'UNE EXISTENCE AVANT CETTE CHAMBRE VIDE. JE  
CHERCHE DANS LES VÊTEMENTS ABANDONNÉS UNE  
ODEUR FAMILIÈRE. ILS SONT PEUT-ÊTRE À LUI.  
D'UN LENT CÉRÉMONIAL, JE LES ENFILE.  
J'IMAGINERAI QU'IL ME TOUCHE PAR TOUS LES  
REPLIS SANS Y ÊTRE.**

(Passagère, p. 19)

Lapointe (*le Vierge incendié*) a été vraiment important pour moi de même qu'Alfred Jarry ».

« Par rapport aux générations précédentes, je suis plus près de l'époque du *Refus global* sur le plan des urgences que des Boomers des années 1970. Je m'identifie très difficilement aux années 1970 ; le projet de société, les idéaux ne me rejoignent pas. Au temps du *Refus global*, Borduas pouvait se situer par rapport à une forme d'oppression que la morale représentait. Moi, je sens l'oppression, même si le mot est un peu désuet. La différence par rapport aux autres générations, c'est peut-être que l'oppression que je sens, que je vis à tous les jours, l'espèce de difficulté de vivre et de besoin de liberté et d'expression, sont beaucoup plus difficilement identifiables, plus abstraites aussi. D'un autre côté, je me sens près de la génération de ceux qui ont vingt ans — la jeune vingtaine même si j'ai trente-trois ans — mais pas tellement sur le plan de l'écriture (je pense à Jean-Sébastien Huot, Nancy Labonté, ceux qui gravitent autour de *Gaz Moutarde*). J'ai des affinités qui sont peut-être plus du côté d'une certaine radicalité. On revient à une vision plus aiguë avec les jeunes de vingt ans. Ils sont très enlignés. C'est un mélange de désillusion et de lucidité. Ils ont la lucidité de la désillusion ».

UNE POÉSIE  
POUR INITIÉS SEULEMENT ?

Une préoccupation commune rassemble ces jeunes aux écritures si personnelles déjà : le peu d'intérêt que les gens manifestent envers la poésie. « Il me semble que c'est inconcevable que la poésie ne soit pas plus lue qu'elle ne l'est présentement », affirme Christine Richard. « La poésie est tellement riche que je ne comprends pas ce phénomène. L'enseignement de la poésie au secondaire y est peut-être pour quelque chose. J'ai eu un cours à l'université en enseignement du français dans lequel la poésie était réduite aux rimes et aux vers. C'est tout. Le professeur nous avait même dit : « La poésie c'est comme faire de la poutine : quand tu as la recette après ça va tout seul! » Cette image n'a rien d'attirant et elle prépare très mal le futur lecteur. J'espère que cette "désinformation poétique" n'est pas trop répandue et que le problème est ailleurs. Mais où ? » Francis Farley-Chevrier abonde dans le même sens : « Je déplore l'intérêt décroissant que les gens ont pour la poésie et je suis déçu de la perception qu'ils en ont. Sans doute sont-ils mal informés. La faille se trouve au niveau de l'enseignement. Les gens entretiennent beaucoup de stéréotypes, de clichés, de préjugés à l'égard de la poésie. Ils ont une idée très romancée du poète qu'ils considèrent comme une figure mythique. Il y en a d'autres par contre qui se sentent obligés d'analyser quand ils lisent un

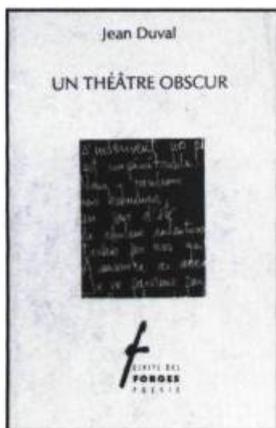
poème ou encore qui tentent de cerner ce que l'auteur a voulu dire. Pour ma part, je ne cherche pas la pensée de l'auteur, je ne vais pas à la rencontre de l'auteur quand je lis un poème. Je vais à la rencontre des mots et surtout à la rencontre de moi-même ».

Les propos de Patricia Lamontagne diffèrent : « Les individus qui écrivent de la poésie sont repliés sur eux-mêmes et, de ce fait, le genre poétique est un genre qui est aussi replié sur lui-même et qui est un peu déphasé par rapport à d'autres médiums. Il devrait y avoir une ouverture vers les autres formes d'art. C'est pourquoi je fais la distinction entre le genre "poésie" et le poétique. Ce qui m'intéresse c'est le poétique dans la mesure où c'est le moteur de ce que je crée, que ce soit de la mise en scène ou de la performance. C'est là que la poésie peut m'intéresser.

Tout ça pour dire que ce n'est pas un acquis pour moi que je sois poète mais, ce qui est clair, c'est que le poétique demeure un moteur essentiel à tout ce que je vais toucher, que ce soit du côté de l'art comme du côté de la baise. Ce

n'est pas la finalité qui m'intéresse mais la poésie comme amorce de quelque chose qui "drive", qui donne un élan à l'écriture ».

Malgré ces constats guère encourageants, les jeunes continuent de croire à



**JEAN DUVAL**

**DES AMIS DONT J'OUBLIE L'HUMEUR.  
UN ITINÉRAIRE, L'EXIL EN PIÈCES DÉTACHÉES.  
JE REVIENS CHERCHER LES MÉANDRES D'UN  
LANGAGE ILLICITE.**

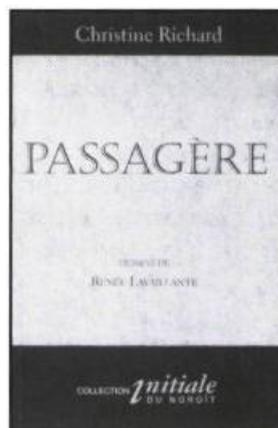
**JE TE PROPOSE LE CALME.**

**DE REJETER L'ÉCHO DE CETTE VOIX ATTRISTÉE.  
TU CHANGES SUR DES OUVERTURES CONCRÈTES.  
TU T'AMUSES AVEC LES SENTIMENTS DES AUTRES  
DANS UNE FAÇON D'ÊTRE QUI NE PEUT VENIR QUE  
DE LA DÉROUTE.**

**JE TE PROPOSE LE CALME**  
(*Un théâtre obscur*, p. 12)

**REGARDE : L'AVENIR EST SÉVÈRE, ET NOUS  
RENVOIE SANS DOUTE AUX IMAGES QUE NOUS  
REPOUSSONS. NOUS N'AVONS NULLEMENT L'ENVIE  
DE VOIR LA LÉGÈRETÉ DE SI PRÈS. SE RETROUVER  
UN SOIR SCANDANT L'INDIFFÉRENCE, SOUPIRANT  
SUR UNE MUSIQUE QUI NE NOUS APPARTIENT PAS.  
ÉCOUTE : NOUS AVONS EN COMMUN L'ÉTRANGE  
SENTIMENT QUE TOUT POÈME DOIT ÊTRE  
ANGOISSÉ.**  
(*Un théâtre obscur*, p. 65)

la poésie et à la littérature. Ainsi, pour Christine Richard, la publication de *Passagère* marque le début d'une quête : « J'ai publié un livre soit, mais il fait partie d'un tout qui n'est pas encore défini. Ce



qui est important pour moi, c'est de trouver ma voix et j'aimerais pouvoir dire un jour : il y a un rythme, un ton qu'on ne retrouve pas ailleurs ». Et il lui semble improbable, pour l'instant, de se tourner vers un autre genre que la poésie : « Ce n'est pas un choix, je ne peux pas faire autrement, c'est elle qui m'a choisie ! J'ai beau avoir un projet quand j'écris, l'attention portée au rythme et à la sonorité, alliée à la recherche d'intensité par la concentration

pour une pièce de théâtre et j'écris un roman aussi. Je reviendrai à la poésie mais pas avant d'avoir confronté mon prochain manuscrit poétique à une autre forme d'écriture. Pour moi, c'est très relié. L'un alimente l'autre. Quand j'écris un roman, je reviens à la poésie avec d'autres saveurs... »

des images, agit comme une manière de loi du texte qui s'impose à moi et ce qui résulte est appelé poésie ». Jean Duval, pour sa part, travaille présentement à un recueil d'épigrammes dont le titre provisoire est *Épigramme de la fureur de vivre* et Francis Farley-Chevrier prépare un nouveau recueil qui s'inscrit dans la même ligne que *l'Impasse de l'éternité* et qui s'intitule *la Mort du désir*. Quant à Patricia Lamontagne, elle projette plusieurs réalisations : « Je suis assez cyclique. Je n'écris jamais deux livres du même genre l'un à la suite de l'autre. On ne le sait évidemment pas puisque ils sont tous sur des tablettes chez moi. En ce moment je travaille en studio pour une bande sonore

- 1 Christine Richard, *Passagère*, Montréal, Éditions du Noroît, 1992, 56 p.
- 2 Revue de poésie montréalaise fondée en 1989.
- 3 Jean Duval, *Un théâtre obscur*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1991, 65 p.
- 4 Francis Farley-Chevrier, *l'Impasse de l'éternité*, Montréal, Les Herbes rouges, 1991, 128 p.
- 5 Patricia Lamontagne, *Rush papier ci-seau*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 83 p.